

Romances sans paroles

Yves Navarre

4. MATHIAS

Je m'appelle Mathias. Je n'ai qu'une histoire à raconter. La voici. Il n'aimait que le souvenir de notre première rencontre. Le souvenir de tout ce qui s'était passé avant même que nous échangeons nos noms. Il n'aimait, n'aima que le plaisir du premier regard échangé à la terrasse du café Justin, la peur de nous parler puisque nous étions à des tables séparées, cette manière de faire semblant de ne pas se voir, cette impression d'être observés par la ville entière, et à Sargues, sous-préfecture, comme un couvre-feu, dès neuf heures du soir, derrière les volets, tout peut arriver, tout arrive, il ne faut pas en parler. Il ne faut pas parler.

Il se lève. Je crois qu'il va partir. Non, il change de chaise. Il s'est un peu rapproché de moi. Il commande un autre panaché. Plusieurs fois, il vérifie s'il n'a pas perdu ses clés. Il lit un journal, de la dernière page à la première. Il feuillette. Il lit les titres. Le suicide de Berthier. L'éditorial « Un homme de caractère ». Il regarde les photos. C'est tout. Ou bien même pas. Il sait qu'il m'intrigue. Il pose son journal sur la table, prend son verre, boit et en profite pour m'observer. Je regarde ailleurs. Fin septembre. Les vacanciers sont repartis pour les villes, et les villes en hiver « ça doit grouiller, là-haut », c'est ce que je me suis dit. À la terrasse du café Justin, il n'y eut plus bientôt que lui et moi. Le serveur rentrait les tables, pliait les chaises. Le patron venait de débrancher le juke-box, et Rex, son chien-loup, faisait le tour de la place. Les Rachet sont passés, bras dessus bras dessous, flanqués de leur aînée qui exhibait son manteau tout neuf, spécial rentrée des classes. Sargues, en septembre, le soir, se remet à sentir la pierre. Quand les Rachet sont passés, j'ai baissé la tête. Je crois que j'ai rougi. Oui, j'ai rougi à ce moment-là. Fallait bouger. Fallait faire quelque chose. Nous ne pouvions plus rester là. Les Rachet sont pharmaciens. Ils pensent que j'ai eu « des maladies ». Ils ne pensent que par ordonnances.

Il ne m'a aimé que pour ces instants-là, ce soir-là. Il y a sept ans. Moi, ce qui m'intéressait, c'était de rencontrer quelqu'un. Quelqu'un d'autre. Un autre. Entrer chez quelqu'un. Dans quelqu'un. Me faire une petite place. Pour une fois. C'est lui qui m'a regardé en premier. Non, c'est moi. Rex s'est mis à aboyer devant la terrasse. Justin a gueulé « aux pieds ! » Le chien est rentré. Le serveur balayait les mégots et les feuilles de platane. J'ai laissé l'argent de la consommation sur la table, service compris, je me suis levé, j'ai boutonné mon blouson, relevé le col et j'ai traversé la place sans me retourner. C'était bon. Quelqu'un. Lui. Celui-là. Derrière moi. Quelqu'un qui passait dans ma vie et quelqu'un qui s'était arrêté dans ma ville. Je n'étais pas rasé. Je portais une chemise de trois jours. À l'entrée de la rue des Marchands, je suis passé devant la boutique Materna : j'ai souri, je savais qu'il me suivait. Ça, Materna. il ne l'a jamais su, il ne le saura jamais. C'est mon premier soir à moi.

Je suis passé devant le cinéma Familia, « fermé pour cause de travaux » depuis des années. Il n'y a plus de ciné à Sargues, il n'y a plus de train, la gare a été transformée en entrepôts, Delta Déménagements ; il n'y a plus de cloche au clocher, elle est tombée, il n'y a plus personne aux messes et plus personne qui ait vraiment envie de devenir maire. Il n'y a plus que des biscuiteries, les biscuits de Sargues. Je travaille chez Galay, emballeur, spécialiste des

assortiments « Rafale », « Troïka », « Tea for two », « La Duchesse », « Grands Jours » : c'est moi.

En boîtes métal. Je compose les plateaux. Jamais un biscuit de cassé. Je pointe toujours chez Galay. J'ai refusé les avancements. Sargues, le soir, se met à écouter les bois au nord, à guetter la vallée à l'est, à scruter les monts du sud et la plaine de l'ouest. C'est une ville inquiète de n'être qu'elle-même. Je me suis toujours demandé pourquoi on avait construit une ville, là. J'y vis. J'y ai toujours vécu. Grand-mère Léa disait « je veux bien parler, mais seulement le soir. Le jour, ça n'aurait plus de charme ». Une clé pendait à sa ceinture qui n'ouvrait aucune porte « faut toujours en avoir une ». Elle récupérait les bouts de ficelle et sur la boîte où elle les rangeait elle avait écrit « bouts pour rien ». Léa est morte, j'avais six ans. Elle n'aimait pas ma mère, sa bru, parce que ma mère lui demandait toujours pourquoi, « pourquoi tout ! » Mes parents ont pris leur retraite chez les « pourquoi » dans le centre de la France, là où mon père, en garnison, avait rencontré celle qui devait me mettre au monde. J'ai une soeur. Mariée. Quatre enfants. Elle vit dans une ville, « plus près de maman » dit-elle. Dans ma famille, on ne s'écrit pas : on se quitte. On ne se voit plus. Je me souviens seulement de Léa, quand elle me lavait des pieds à la tête, « ben mon petit gars », et elle me frictionnait « faut toujours être propre comme un sou neuf ». Elle me pinçait le nombril « ça vaut bien une brise ». Elle disait « brise », avec l'accent, et elle ajoutait « c'est plus joli », avec l'accent. Jau-lit.

Materna, Justin, Rex, panaché, Familia, « Troïka », pourquoi Léa : en marchant, sans me retourner, je pensais à tout cela. En vrac. La précision des plateaux, c'est pour la journée. J'ai remonté le boulevard Gambetta, je suis passé devant la Caisse d'épargne, le monument aux morts et, devant la Maison des jeunes et de la culture, je me suis arrêté, demi-tour, cigarette. Le temps d'allumer la cigarette, il était devant moi. J'ai souri. Il a dit « j'ai froid ». J'ai répondu « j'habite pas loin ». Il m'a suivi.

Déplacer la table basse, ouvrir le canapé-lit, tendre les draps et couvertures, prendre les oreillers dans le placard, brancher la musique, flûte indienne, allumer la lumière du chevet, éteindre la lumière plafonnière, retirer ses chaussures, suspendre le blouson, et lui, lui, ne bougeait pas. Je me suis dit « encore un qui vient des belles maisons ». J'ai mis beaucoup de temps à défaire le noeud de sa cravate. Il a tenu à plier son pantalon sur mon blouson. Son regard, j'étais tout entier dans son regard et cela me fit éteindre la lumière. Ce n'était pas nuit noire. Rais de lumière municipale, plafond strié, le plafond de mes soirs solitaires. Il était là. Venu d'ailleurs. Et son regard, dans l'ombre, me gênait plus encore. Sa seule présence avec moi lui racontait une histoire à laquelle il ne voulait pas croire. Des gens comme moi, pour lui, n'existent pas. J'avais envie de pouffer de rire. Pour me retenir, je l'ai embrassé. Je suis plutôt grand, fort, musclé. Je suis né comme ça. Un peu plus tout. Et lui, l'autre, le délicat de la cravate, avait un corps comme une rivière. Il se faufilait. Plus je lui donnais du plaisir plus il remontait jusqu'à la source. Nous nous sommes fait l'amour, en profond silence, et c'était tant mieux pour les voisins. Quand le réveille-matin a sonné, j'étais encore à le mouiller. « Va falloir nous quitter. »

Un bol de café pour deux. Il m'a dit « je m'appelle Raoul ». J'ai répondu « je m'appelle Mathias ». Au moment où j'allais ouvrir la porte, vague sourire, il a murmuré, lentement, avec diction, sans sentiment « il me manque toujours quelque chose pour être heureux ». J'ai répondu « c'est ça le bonheur ». Je n'ai même pas dit « c'est peut-être ça le bonheur ». Fallait qu'il parte.

J'ai compte jusqu'à cent. Les gens ne devaient pas nous voir sortir ensemble. Puis, j'ai dévalé l'escalier. J'ai enfourché mon vélo. En route pour l'usine Galay. Trois kilomètres, côté plaine. Nous n'avions ni l'un ni l'autre éprouvé le besoin de nous donner un autre rendez-vous. En arrivant à l'usine, je me suis rendu compte qu'il m'avait suivi au volant d'une voiture noire, lustrée, stricte, comme lui. Des copains l'ont remarqué. « Ben, Mathias ? » « Laisse tomber, c'est un pédé. » « Alors, t'as ralenti ? » Je n'ai pas relevé. C'était il y a sept ans. La première heure, j'ai cassé un biscuit.

Journée continue. À cinq heures de l'après-midi, la ruée, c'est à qui montera dans sa voiture en premier. A Sargues, la sortie de l'usine ou la sortie de l'école, c'est la même chose. On ne grandit pas. On vieillit peu. Peut-être parce que le biscuit, ça ne salit pas. Seul le parfum est entêtant, odeur de farine et de pâtes brassées, brisées, feuilletées, que le sucre lève et que la cuisson rend douceuse. Raoul n'aurait jamais compris que je n'aime pas les desserts. Ce soir-là, comme chaque soir, et c'était vendredi, salut, adieu jusqu'au lundi, je les ai laissés faire leurs petits effets de vrombissements en tous genres. Moi, j'attends. Même quand la grille est fermée, je peux passer par la porte avec mon vélo. Dix minutes plus tard, je les double, ils font la queue à l'entrée de la ville : supermarché, installations sanitaires, agence nationale pour l'emploi, garage Renault, clinique Beaupré, jusqu'au petit pont qui enjambe la Capte qui ne coule plus que comme une larme et dont le lit sert de parking les jours de marché. Ce soir-là, je savais bien qu'il y aurait un petit mot sous ma porte. Non par vanité. Seulement parce qu'il lui manquait toujours quelque chose pour être heureux. Il. Lui. L'autre.

« 22 septembre. Cher Mathias. J'ai oublié ma montre. Je ne la retire pourtant jamais. J'y tiens . d'autant plus que c'est le cadeau d'une amie, avec laquelle je jouais. Car j'ai été acteur. Il est vrai que nous nous sommes peu parlé. Bref, cette montre, j'y tiens. Elle est restée chez toi. Je ne m'en suis aperçu qu'après t'avoir vu disparaître dans la cour de cette usine. J'ai fait demi-tour. J'ai retrouvé ta rue. Ta maison. N'aie pas peur, je n'ai croisé personne. Et j'ai vérifié si tu avais une boîte aux lettres. Avec ton nom. Veretti. Mathias Veretti. C'est beau. Tu es beau. Tu as un beau nom. Et un beau prénom. Je n'aime pas le mien. Tu as dû le sentir. Nous sommes trop faits pour nous revoir, ce serait trop grave. Et tu le sais. Peux-tu me renvoyer ma montre, par paquet exprès recommandé. Mon adresse est au bas de cette lettre. Je joins un billet de cinquante francs pour les frais d'expédition. Je compte sur toi. Le fait que je te donne de l'argent pour payer les timbres n'est pas une offense. Je ne sais seulement rien, ou peu de toi, ou beaucoup si finalement on ne sait rien d'autre que le corps de l'autre et peu, si peu, ce qui se passe dans sa tête, d'où il vient, son origine et ses desseins. Voici qu'une phrase entraîne l'autre. Cette montre m'a obligé à rebrousser chemin alors que je te fuyais avec la ferme intention de couper court parce qu'il ne faut jamais se revoir quand tout se passe très bien, comme s'il fallait ne se revoir que lorsque tout se passe mal. C'est confus. Je le sais. Je sais aussi que je glisserai cette lettre sous ta porte plutôt que de la jeter dans cette boîte qui porte ton nom et dans laquelle n'importe qui peut introduire la main. Je dois prendre le train de 11 h 45, le train Marseille-Paris et auparavant rendre la voiture de location. Il doit bien y avoir deux heures de route. Je voudrais également me doucher. Me raser. Être net pour le voyage. Je suis attendu à l'arrivée. Non c'est faux. Je vis seul. Il n'y aura personne sur le quai. Et il ne m'est pas si désagréable, ce matin, de me sentir sale. Ce n'est pas sale. Je me contredis. Qui es-tu ? Je voudrais te revoir. Je te reverrai. J'ai besoin d'en savoir plus sur toi. Et j'ai besoin de me dire. Non, je ne veux rien savoir. Rien de plus que ce que je sais. Je t'ai regardé. Tout le temps. Je connais également tous les objets de ta chambre, tout ce qui t'entoure. Et ton odeur. Et ce n'est pas seulement une odeur de peau. Que fais-tu dans la vie ? Écris-moi, je t'écrirai. J'ai dû oublier quelque chose d'autre, chez toi. Nous en reparlerons. Je t'embrasse. Raoul. P.S.

Je n'avais jamais embrassé personne dans une lettre. Raoul Karpak, 7, rue Odilon-Gaudibert, 75013 Paris. Merci. »

C'était une montre Oméga, un modèle ancien, plaqué or dix-huit carats, avec un bracelet en « croco véritable ». C'était écrit, gravé, dans le cuir, côté peau. Mon premier geste fut de la mettre à mon poignet gauche, mais le bracelet était trop petit. Même pas l'ultime cran pour moi. Je ne trouve jamais rien à ma taille. Alors j'ai posé la montre sur la table basse, à côté de la lettre, j'ai refait le lit, j'ai refermé le canapé et je me suis assis dessus. Pour respirer. Mon appareil à cassettes était resté allumé. Je l'ai éteint. Et j'ai pris mon dictionnaire. E. Les pages de la lettre E. Ex. Expérimentalement. Exploiteur. Explorateur. Expression. À la page expression, exporter, exposer, exposition, j'ai trouvé exprès, esse, du latin *expressus*, participe passé de *exprimere*, exprimer. Lettre exprès, colis exprès : remis immédiatement au destinataire avant l'heure de la distribution ordinaire. Et cela m'a plu.

Il ne m'en faut pas plus. J'ai glissé la lettre de monsieur Karpak, mon participe passé du jour, dans le dictionnaire, à la page expression, et j'ai décidé de réfléchir avant de lui renvoyer la montre offerte par sa maman. Dans le dictionnaire des noms propres (« pourquoi se sentait-il sale ? » c'est ce que j'ai pensé à ce moment-là) j'ai cherché à Gaudibert, entre Gaudier-Brzeska, sculpteur, Gaud y Cornet, architecte, Gaudry Albert, paléontologue : je n'ai trouvé aucune indication. J'ai remis en place les dictionnaires. J'ai glissé la montre dans ma poche, et je suis sorti. C'était décidé : je ne la lui expédierais pas le lendemain. Je voulais d'abord recevoir des lettres. Pour plus ample information. Question de territoire.

Il faut que je m'applique. Ces premières pages, pages uniques, je n'en écrirai certainement jamais d'autres, je les ai relues maintes fois tout comme j'ai ouvert au hasard ceux des romans que j'avais particulièrement aimés ou dont j'avais goûté la lecture, et c'est un fait, j'écris ceci et je n'écrirai pas toujours, je dis je, Raoul dit je, je n'emploie pas le passé simple que je trouve trop compliqué, emprunté, lustré comme sa voiture de location, et l'imparfait du subjonctif, tonalité de sa voix quand il m'avait fait l'étrange confidence de ce qui lui manquait toujours pour être heureux alors que nous n'avions pas perdu une seule seconde de la nuit, notre nuit éberluée. Notre première nuit. Donc, un passé simple, pour donner de l'allure ou trouver l'allure. On ne vit qu'un roman, une fois, et on se dit toujours le même. Et « vit », c'est le passé simple du verbe voir et le présent de l'indicatif du verbe vivre.

Je reçus plusieurs lettres dans les mois qui suivirent mais je les ai égarées. Puis, plus rien dans la boîte. J'avais beau passer la main dedans. Il y eut un printemps et six fois quatre saisons. C'était assez bien avant et ce ne fut jamais mieux après. La montre marche bien. Lucien Bregou, l'horloger de la place Saint- Pierre, le jour où j'ai acheté un bracelet à ma taille, m'a dit « c'est un mécanisme inusable ». Le seul ennui, c'est qu'il faut la remonter chaque matin. Pour la journée. Et les jours passent. Je n'ai rien d'autre à écrire. Je ne le revis jamais. J'ai écrit. Raoul. Raoul Karpak.

A l'usine, dans la boîte « Suggestions », j'ai déposé une idée de nom pour un nouvel assortiment de biscuits : « Erreur fatale ». J'ai même proposé un slogan « Pour le plaisir de rompre ». Au comité, ils ont cru que c'était une blague et ils ont dit que ça « ne se vendrait pas ». Sargues, ses biscuits, sa cathédrale, ses campings, et sa piscine.

Aujourd'hui, jeudi 18 février, je me suis arrêté devant la vitrine de la librairie Roussel, en face du café Justin, à côté de la boutique Materna. J'ai remarqué un livre, *La Capte*, roman, et le nom de l'auteur, « Karpak ». Sans prénom. J'ai regardé l'heure, dix-huit heures seize, sept ans

plus tard. Chacun vole à l'autre ce qu'il peut. Son roman, je ne le lirai pas. Je suis rentré ici. Je me suis mis à écrire mon histoire. Cette histoire. Mon roman. Il ne me le volera pas. Il est minuit. Parfois, je me dis que Léa me manque et qu'elle m'a oublié sous la douche. J'attends qu'elle revienne me sécher. Elle faisait des patiences et, quand elle sentait qu'elle allait perdre, elle avait une vertigineuse manière de brouiller les cartes. Fin.